

L'étrangère

Depuis le décès au combat de feu son mari, sir Henri de Beaufort, Aliénor ne savait plus comment appréhender la vie avec allégresse. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. La vieille dame, qui autrefois se plaisait à sortir observer avec bienveillance et nostalgie la jeunesse de bonne famille et à s'amuser avec son époux de leur bavardage d'une pertinence discutable, n'arrivait même plus à sortir du lit.

Suite à cette nouvelle atroce et ne supportant plus de subsister dans une demeure où tout lui rappelait son aimé, elle avait commencé par aller s'installer chez sa fille qui habitait à l'autre bout de la ville, mais ce fut de courte durée. Deux mois plus tard, sa douce Yolande, la prunelle de ses yeux, mourrait en couches, laissant derrière elle un mari, une mère, un frère et deux enfants, dont sa petite Jeanne qui la suivra deux semaines plus tard. À ce moment, la douairière savait que ses jours étaient comptés dans ce logis. Elle savait que son gendre la tolérait à peine, qu'il ne lui accordait un sursis que pour la mémoire de sa femme, mais surtout qu'il la chasserait comme une malpropre sitôt les obsèques passées.

Lorsque quelques jours plus tard, une lettre de son fils arriva, lui offrant de venir s'installer sur le domaine familial. Elle fut heureuse de constater qu'il était revenu de son expédition contre les Turcs, mais surprise qu'il en avait aussi ramené une compagne. Elle n'avait pas mis les pieds dans le manoir depuis sept longues années, en fait depuis le jour où elle avait accompagné son mari qui avait suivi son seigneur en ville.

De plus, Alucard lui promettait un renouveau: il avait relevé le domaine, grâce au sang neuf qu'il était allé chercher dans les villages voisins. Les loups qui rôdaient dans leurs forêts étaient partis, le cimetière ne se remplissait plus aussi vite depuis la fin de la guerre centenaire contre les Anglais et un souffle de prospérité soufflait enfin dans leur direction.

Elle se mit donc en route vers ce coin tellement isolé et inaccessible que même des méfaits aussi atroces que ceux du Baron de Rais pourraient y être commis impunément. Aucune pendaison, aucun bûcher, aucune justice, aucune rumeur, aucun spectacle, rien que des ouï-dire murmurés dans les allées obscures pour ceux qui savent tendre l'oreille. Cet endroit était d'un calme immuable et Aliénor essayait avec peine de se convaincre que c'était ce qu'il lui fallait.

Elle arriva chez son fils cinq jours plus tard, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon et les fées des étoiles nous laissaient parvenir leur lumière. Dépitée, elle observa ses alentours, ne pouvant que constater la bâtisse qui n'était rien de plus qu'une pâle copie de ses souvenirs: un

217

manoir dur, froid, austère, imposant, vide, vide de sens ou de sentiment, vide de souvenirs heureux, vide de vie.

Lors de son voyage, elle avait été subjuguée devant la beauté retrouvée de leur terre. Elle venait de traverser des champs qui autrefois peinaient à lever et où maintenant une mer d'épis rayonnait au soleil, mais pas que, les rires d'enfants recommençaient à s'élever du village, et même les animaux respiraient la joie de vivre. Tout s'était métamorphosé, tout sauf leur manoir et l'église.

Rangeant sa déception dans ses poches, Aliénor s'avança vers les deux immenses portes et fit signe à sa domestique de cogné, mais avant qu'elle ne puisse s'exécuter la porte s'ouvrit en grand devant elles.

Un majordome en sortit, il était tellement blanc et maigre qu'on n'aurait dit qu'il n'avait que la peau sur les os, les traits tirés faisant ressortir les sillons qui se formaient sur son front, qui s'étendait désormais jusqu'au derrière de sa tête.

- Pierre? Vous êtes vivant, c'est à peine si j'y crois. J'avais pourtant reçu la nouvelle que vos obsèques avaient eue lieu mi-printemps.
- Vous devez faire erreur madame, c'est le jardinier qui nous a quittés, il y a une lune de cela.

Le majordome lui sourit avec peine, comme si chacun de ses mots venait de lui percer la chair.

- Veuillez me suivre, je vais vous conduire à Monsieur et Madame de Beaufort.

Elle allait enfin rencontrer l'étrangère, que son fils avait sauvée des Ottomans. Il l'avait rencontré en Valachie après une bataille effroyable contre les Turcs et avait succombé sous son charme. Il s'était empressé de lui passer la bague au doigt pour ramener ce visage d'ange au pays.

On mena Aliénor dans une salle à dîner. Dès qu'elle fut entrée, elle eut des frissons. La pièce était sombre, presque lugubre et elle sentait le vieux. Tellement vieux qu'on pouvait voir le temps s'écouler sur les murs. La table était couverte de tâches et les sièges étaient aussi démodés et abîmés que quand elle les avait laissés. Pauvre femme, elle a dû être tellement chamboulée par l'attaque des Turcs qu'elle n'a même plus la force de redécorer sa propre maison.

217

- Bonjour mère, je suis heureux de vous voir. J'espère que vous avez fait bon voyage.

Son fils non plus n'était plus le même. Le combat l'avait changé. Lui, qui autrefois adorait se pavaner au soleil revêtant des vêtements flamboyants, était rendu un homme voûté et d'un calme renversant, qui se terrait dans une pièce sombre et humide. Il lui faisait signe de venir s'asseoir près d'eux. Elle s'exécuta, ne comprenant pas l'empressement de son fils.

- Mère, je vous présente ma douce
- Enchanté belle-maman
- De même...

Aliénor tourna la tête vers la dame et en resta sans mots. Son fils n'avait été totalement juste dans sa description, ce n'était pas un ange tombé du ciel, non, mais elle était belle, belle comme ses déesses païennes des temps anciens.

- Vous voyez mère dans son pays, les parents sont prêts à tout pour leur enfant et...

Elle n'écoutait plus, elle était concentrée sur la sublime créature en face d'elle. Ses cheveux couleur nuit cascadaient tranquillement le long de ses épaules jusqu'au bas de son dos. Sa peau porcelaine luisait à la lueur des chandeliers posés sur la table. Ses doigts étaient si fins que sa fourchette à dessert semblait gigantesque dans sa main.

- De plus rebâtir un tel territoire en si peu de temps demande de grand sacrifice.

Son fils s'était levé, se rapprochant d'elle pour lui prendre tendrement la main, mais elle était trop obnubilée par la jeune femme en face d'elle. Elle était d'une élégance remarquable, chaque micromouvement était raffiné, comme si elle avait été élevée en forêt par des elfes. Aliénor se laissa se perdre dans ses yeux d'un bleu profond. Elle avait l'impression d'être au bord de l'océan les yeux rivés vers l'horizon. Puis, cet horizon laissa le soleil se coucher et passer du violet, au lilas, au rose et puis au rouge, un rouge sang. Elle sentit une forte douleur dans son cou et puis comme si sa vie était lentement aspirée hors de son corps, elle se sentait partir. Les deux yeux, autrefois d'un bleu profond, étaient toujours fixés dans les siens.

- Désolé Mère, mais une vieille âme pure et pieuse contre l'immortalité et la prospérité, c'est un marché qui ne se refuse pas.

217